

SOUVENIRS DE PEPE EUGENE

Toute la famille était réunie pour le repas du soir. Par famille, entendez pépé Eugène, mémé Gisèle, cousine Cathy et moi, Bébert, sans oublier bien sûr, la chienne Rita, tranquillement étendue sous la table, certaine de profiter de quelques résidus généreusement distribués par nous autres, bipèdes bons princes malgré notre ruralité indéniable. A toutes les vacances, mes retrouvailles avec Cathy étaient l'occasion de grandes balades, de jeux sauvages, de farces répétées, de confidences paisibles au pied l'un gros foyard branchu ou au bord de l'eau mutine sautillant d'un caillou à l'autre sans prendre jamais le temps de se reposer. Et puis, il y avait les veillées que nous faisions tous les quatre, comme au temps d'avant la télévision. Nous cassions les noix ou bien pépé et mémé s'essayaient à la pédagogie du tarot et nous inculquaient toutes les subtilités de l'excuse bien placée et du petit mené au bout. Parfois aussi, nous faisions une flambée dans la cheminée et nous causions de l'ancien temps comme si nous l'avions connu. Mais ce soir là, c'est en mangeant la soupe, et à la vérité, je devrais dire qu'il la lapait ayant approché sa cuillère de la bouche, que pépé, nous regardant Cathy et moi, assis côte à côte, pouffant de rire régulièrement sans même bien savoir pourquoi, lança la conversation.

- « Tiens, quand je vous vois, ça me rappelle le temps de ma mômerie avec ma cousine Jeanne. Toujours à courir les bois et à faire des bêtises. C'était le bon temps. Profitez en donc ! Y'a encore de bons moments à passer après, mais ceux qu'on a laissés passer, on ne les retrouve jamais.

- Qu'est-ce que vous faisiez comme bêtise ? demanda Cathy que je soupçonnais instantanément de poser une question intéressée, la sachant toujours à la recherche de quelques nouveaux coups pendables

- Oh.... c'était surtout aux champs, quand on gardait les vaches qu'il se passait des choses... On oubliait parfois nos troupeaux qui allaient paître sur les champs des voisins et on se retrouvait entre mômes pour faire des moulins sur les ruisseaux, des sifflets dans les bois tendres et beaucoup d'autres jeux qu'on inventait dès que le besoin s'en faisait sentir.

- Mais ce n'était pas des bêtises !

- Ce que je viens de te dire, Cathy, c'est ce qui se passait le plus souvent, mais

parfois, il y avait des... comment dire... des dérapages. Je vais te donner un exemple. En général, dans les familles, c'étaient les gosses qui allaient en champ les vaches, mais, chez les Plontaud, il n'y avait plus de jeunesse pour cette tâche, aussi, c'était la grand-mère Sidonie qui venait. La Sido ! Elle devait bien avoir 70 ans, mais elle était encore vaillante, et surtout pénible. Le plus grand malheur était de se retrouver dans un pré voisin du sien car tout était prétexte à réprimandes : sitôt qu'une vache approchait de son herbe, elle vociférait, maudissait la bête, le gardien, le propriétaire et même leurs ancêtres. Il faut dire qu'on en rajoutait un peu pour la faire monter, quand notre imagination se reposant, l'ennui nous guettait. Mais plus le temps passait et plus la Sido devenait acariâtre. Aussi, un jour, toute la vaillante jeunesse des petits bergers se réunit en un tribunal extraordinaire afin d'envisager des sanctions contre la Sidonie qui avait dépassé les limites en nous faisant tous punir par nos parents pour avoir mis les bêtes en commun afin de mieux taquiner la truite. Car alors, nul besoin de permis de pêche, de canne, de moulinet, de fils, et nulles dates à respecter pour attraper les frétilantes : nos mains nous suffisaient. Ensuite, un petit feu de bois et on grillait les bêtes pour calmer nos appétits paysans. Ce jour-là, la Sido, que nous n'avions pourtant pas agacée, ne nous gratifia pas de ses habituels hurlements perçants, mais vendit la mèche à nos parents qui, oubliant qu'ils avaient fait de même quelques années plus tôt, nous punirent diversement. On se réunit donc au bord du Bief Rouge, au pied du vieux chêne aux corbeaux dont il ne reste plus que la souche aujourd'hui. Quand je repasse près d'elle, encore aujourd'hui, je me rappelle de nos hésitations. Mimile pensait exciter ses bêtes pour leur faire tourner le lait, Nénesse penchait pour s'emparer de sa chopine de rouge et pisser un coup dedans et Totor aurait préféré qu'on alla lui faire peur la nuit. La discussion s'éternisait sans qu'une majorité se fit, lorsque Pierrot déclara : « Savez pas les gars ? Moi, je crois qu'on est assez nombreux pour lui filer la honte de sa vie à la vieille ! On la tient et on lui file une fessée chacun ! » Cousine Jeanne intervint alors plus vigoureusement : « C'est pas assez dur, les gars. On la tient, d'accord, mais on lui pique sa culotte ! » Cette idée géniale rallia tous les suffrages. Le lendemain, au champ, nous approchâmes la Sido. Pas très fière qu'elle était en nous voyant approcher, mais c'est paralysée par la peur qu'elle se sentit saisie par nos mains décidées. Elle ne se débattit pas, ne cria pas, s'étendit sur le sol, prête à subir tous les outrages, nous voyant relever sa robe et ses jupons.

- Vous avez osé ?

- Ben, qu'est-ce que tu crois ! Mais attendez, ce n'est pas fini, car c'est nous qui fûmes les plus attrapés, car de culotte, elle n'en portait pas ! »

Et mémé de rire de concert avec lui, pour la millième fois sûrement et quand nous fûmes tous calmés, Cathy demanda : « Alors, vous vous êtes encore fait engueulés ?

« Mais non. Elle ne s'en est pas vanté la Sido ! Enfin quelques mois plus tard, on a eu droit à un sermon de la maîtresse car le Pierrot, il a trouvé malin de raconter notre exploit dans une rédaction. Ça nous a valu un savon de première, une engueulée comme tu dis extraordinaire, sans gifle ni coup de pied aux fesses, sans cri ni juron, ce à quoi nous n'étions pas habitués à la maison... La maîtresse, sans élever la voix nous a fait une leçon de morale sur le respect qu'on doit aux anciens, le droit sacré qu'ont les gens à disposer d'eux-mêmes et tout le baratin que vous devinez

- Ben dis donc, vous étiez gonflés ! Et vous en avez fait d'autres ?

- Ah tiens, je vous en raconte une dernière avant d'aller au lit. Ce coup là, on n'était que deux, cousine Jeanne et moi. On avait votre âge à peu près. C'était pendant des vacances, un jour où on gardait les vaches aux Pinassettes, plus loin que le pré à la grande gouille.

- Où on est allé aux champignons l'année dernière ?

- Exact. Si vous vous souvenez, j'ai du vous montrer en contre bas du plateau une vieille maison dont le toit commence à s'effondrer. C'était là que vivait la mère Mélanie. Toute seule avec trois poules, quatre lapins et deux vaches, elle vivait comme bien des gens à l'époque. Remarquez qu'il n'y avait pas de besoins comme aujourd'hui. Personne ne pensait qu'un jour il y aurait des réfrigérateurs et des machines à laver. Mais la Mélanie avait l'eau sur l'évier bien avant tout le monde : En effet, comme elle habitait en bas du plateau, son homme, que je n'ai pas connu, lui avait installé sur la hauteur, avant de mourir, un réservoir qui était relié à la maison par une conduite d'eau. Un de ces jours, j'irai vous montrer le réservoir : une vraie piscine olympique, enfin, pour les gosses qu'on était. A l'époque, y'avait pas de pollution et le réservoir de la Mélanie était à ciel ouvert. Ce jour-là, cousine Jeanne me dit donc qu'on pourrait bien se rafraîchir en faisant une trempette. Les vaches ne pouvaient pas aller bien loin, aussi, je fus convaincu assez facilement. Pas de pudeur : on se

met à poil, et hop ! à l'eau ! On n'avait pas pris de cours de natation, mais à force de plonger à gauche et à droite, on se débrouillait suffisamment pour traverser les 5 ou 6 mètres du réservoir. C'était super mes enfants ! Et vas-y que je t'éclabousse, que je plonge, que je coule et remonte ensuite à la surface ! Bref tout ce qu'on peut faire dans l'eau. Soudain, l'envie de pisser me prend et bien sûr, bon gars que j'étais, je sors pour aller contre l'arbre le plus proche. Voyant cela, cousine Jeanne m'appela pour me dire de venir faire dans l'eau. Je lui opposai que la Mélanie pourrait boire. Mais Jeanne insista en me disant que ça n'allait pas la rendre malade et me traita même de dégonflé. C'était le mot en trop. Je revins et remplis consciencieusement le réservoir sans que cela ne m'empêcha ensuite de replonger pour reprendre les jeux avec ma cousine. Pas pour longtemps, car nous étions si occupés que nous n'avions pas entendu la Mélanie arriver ! Il avait bien fallu qu'elle tira de l'eau à ce moment, et comme nos jeux l'avaient passablement troublée, l'eau pas la Mélanie, la propriétaire était venue voir ce qui se passait. Elle nous traita de sales petits voyous et nous dit que puisque nous aimions tant être tout nus, nous rentrerions chez nous dans cette tenue ! Emportant nos habits chez nos parents, la Mélanie s'éloigna en maugréant, nous laissant trempés, nus et désemparés. Seule la perte d'une bête aurait pu être plus grave pour nous. Revenir des Pinassettes, c'était traverser tout le village à poil ! Si on avait été au Tacoul ou en Mondrant ! Mais non ! Les Pinassettes ! Sans les vaches, on aurait pu rentrer par les bois du haut, mais il n'était pas question d'abandonner le troupeau.

- Et alors ? Comment avez-vous fait ?

- Pour une fois, c'est moi qui ai trouvé la solution. On est allé ramasser des fougères et on s'est fait des espèces de pagnes, puis on a pu traverser fièrement le village. A tous ceux qu'on croisait, on racontait qu'on jouait aux sauvages. Ça les faisait rire ! Par contre, pas moyen d'échapper à la vindicte parentale !

- A quoi ?

- La colère des parents si tu préfères.

- Ouais.

- Sitôt notre boulot fini, on a pu aller se coucher, l'estomac léger et le cul un peu rouge !

- Oh, Eugène ! intervint mémé.

- Mais voyons, mémé, tu les entends parler à longueur de journée Ils sont pires que moi ! Bon les mêmes, faut aller vous coucher si vous voulez être en forme demain... »

Car ce récit nous avait mené au fromage qui achevait notre dîner. Cathy supplia pépé Eugène de nous raconter encore une des ses aventures, et je joignis mes demandes aux siennes, ravi de repousser l'heure du coucher. Grand-mère protesta pour la forme et pépé, tout heureux de replonger dans ses souvenirs reprit la parole :

« C'était un autre été et j'accompagnais Jeanne qui n'était jamais à court d'idée. Depuis le début des vacances passées où Jeanne m'avait rejoint dans la ferme de mes parents, celle-la même où nous sommes aujourd'hui, nous allions quotidiennement marauder les fruits du grand verger de tonton La Tapette, monsieur Victor Matalu pour l'état civil, frère de mon grand-père Louis, avec qui il était brouillé (et du même coup avec toute sa descendance) depuis l'héritage truqué paraît-il de leur cousine Augustine, laquelle, ayant toujours eu un faible pour pépé lui céda définitivement le "pré à la grande gouille". Ce champ, de peu de valeur, se prévalait seulement d'une assez grande mare intarissable, permettant de manger quelques grenouilles chaque année, mais surtout de faire paître son troupeau, même par grande sécheresse, sans jamais apporter d'eau. Ce pré, coincé entre un pâturage de tonton et un autre de pépé les intéressait tous deux. Mais la cousine Augustine, peut-être pour ses beaux yeux, peut-être en souvenir de jours de jeunesse semblables à ceux que nous vivions en ce temps-là avec ma cousine Jeanne, légua le "pré à la grande gouille" à pépé. De ce jour, la brouille alla empirant d'année en année. Tout était prétexte à tonton La Tapette : un fayard coupé trop près d'une limite, une vache ayant piétiné le bord de son champ d'orge, sans compter les méfaits de cette engeance de démon : Nous, cousine Jeanne, treize ans, des cheveux noirs tombant sur les épaules et cerclant sa tête ronde et bronzée où pétillaient deux yeux bleus, et moi, Gégène, douze ans, chevalier servant et protecteur de cette dangereuse chef de gang. Toujours est-il que ce jour-là, le tonnerre nous paralysa soudain : « Vingt dieux de saloperie de vérole de charognerie de gosses... Je savais bien que je vous choperais un jour ou l'autre... Aussi fouineurs que votre véreux de grand-père... Mais cette fois, vous n'y couperez pas ! Petits merdeux... Je vais bien vous l'astiquer votre petit cul, et avec cette fourche..."

- Oh Eugène ! s'écria mémé. Tu peux sûrement le raconter autrement !

- Qu'est-ce que tu veux, je raconte comme ça c'est passé ! Et c'est exactement ce que La Tapette a dit à ce moment-là. En tout cas, j'ai entendu la Jeanne me glisser dans l'oreille qu'il était bien capable de mettre ces menaces à exécution, ce con, et c'est exactement ce qu'elle a dit ! Elle a même ajouté qu'on ferait bien de se tirer. Mais cette fois, c'était un peu tard : Sur notre droite une haie d'épines, devant nous le mur haut de deux mètres, sur notre gauche un autre mur puis une remise où s'était caché tonton, et derrière nous, sa fourche à la main, le grand oncle La Tapette. Ce surnom lui venait d'une profession exercée durant quelques années pendant sa jeunesse : chasseur de taupes, de rat et autres nuisibles des campagnes. Et oui, l'oncle Victor avait parcouru la région en tous sens, traquant impitoyablement les grands massacreurs de cultures. Avant la brouille, il racontait parfois ses plus belles chasses lors des veillées familiales. Il n'ignorait rien des habitudes de ces animaux ni des façons de s'en débarrasser : pièges, chasse à l'attente, fusil parfois, et bien sûr, tapettes. Mais ce jour-là, c'était notre tour d'être fait comme des rats. Simultanément, nous criâmes : « Le gros pommier ! » Notre course salutaire nous conduisit au vieux pommier moussu situé près du mur. De là, nous gagnerions la liberté. Mais le temps de grimper à l'arbre avait permis à tonton d'arriver au pied du mur et de nous en interdire l'accès de sa fourche menaçante. Il brailla de plus belle : « Si votre feignant de grand-père avait planté des arbres au lieu d'aguicher l'Augustine, vous auriez pas besoin de voler, petits salopieards ! »

Je n'en menais pas large et me demandais bien comment nous allions nous tirer de ce mauvais pas, lorsque Jeanne me dit : "Moi j'peux pas, mais toi, vas-y : pisse lui dessus. » Ce que je fis aussitôt, faisant entrer la guerre Victor Matalu contre Louis Matalu dans une nouvelle phase dite chimique. Et tandis que La Tapette allait se changer car l'artilleur Gégène ne manquait pas d'adresse, nous pûmes sauter le mur et aller préparer la suite de la guerre dont le second épisode eut lieu quelques jours plus tard.

Nous avions attrapé la Loulette, la petite chienne bâtarde de tonton La Tapette. La pauvre bête ne se méfiait pas de nous et partageait même souvent nos balades aux quatre coins du pays. C'est donc facilement que nous conduisîmes notre prisonnière dans un coin de bâtiment inoccupé de la ferme. Je fis une guirlande de boîtes de conserve pendant que Cathy allait faire un tour à la cuisine. Puis nous allâmes rejoindre Fred, Loulou et Rita, les petits-enfants parisiens du Paul Cartan avec qui nous nous retrouvions régulièrement. Loulette nous

suivait docilement pensant que nous allions encore jouer à Davy Crockett ou débusquer les truites sous les pierres plates du ruisseau. Arrivés à quelques distances du village, on immobilisa Loulette et j'attachai la guirlande de boîtes de conserve à sa queue provoquant quelques gémissements lancinants, et Cathy sortit l'arme chimique par excellence, un cornichon au vinaigre de mémé, quelle utilisa sur la bête frémissante comme un suppositoire. Sitôt qu'elle sentit le condiment dans son derrière, Loulette bondit, hurlant, s'arrachant des bras impuissants des parisiens et s'élança droit devant elle. L'effet dépassait toutes nos espérances. La brave bête battait tous ses records de vitesse et nous l'entendions s'éloigner en hurlant. Soudain sur la route proche, nous entendîmes un coup de freins, un hurlement terrible, puis le bruit d'une voiture redémarrant. Nous nous dépêchâmes sur les lieux pour débarrasser le cadavre de Loulette de son cortège de boites, et penauds, car nous n'avions nullement souhaité la mort de la chienne, nous regagnâmes tristement le village. Conscient de notre bêtise, nous décidâmes de mettre fin à la guerre chimique. Bon, mais cette fois les gamins, vous pouvez bien vous roulez par terre, crier, gémir ou hurler, je n'en rajouterai pas une ! Allez au lit ou mémé va chercher les cornichons ! »

MIMILE PLANTACHET

Cinq heures venaient de sonner au clocher. Comme chaque jour, Emile Plantachet, dit Mimile, sauta du lit, autant que sa cinquantaine lui permettait cet exploit sportif. Il laissa l'Angèle dormir encore un peu, et enfilant sa chemise de toile usée par le soleil, la transpiration et le contact des outils agricoles, il se dirigea vers la cuisine, fit réchauffer le café prêt de la veille au soir, et but son bol, debout devant la fenêtre, regardant les premières lueurs d'une belle journée en perspective. C'est à cet instant précis qu'il s'aperçut de sa méprise : la nuit était presque installée encore sur tout le village. Il se tourna, jeta un regard à la vieille horloge comtoise et vit qu'il n'était que quatre heures. Mimile se sentait trop éveillé pour retrouver la chaleur de l'Angèle toujours couchée, et d'ailleurs, il n'avait pas froid, pas plus que l'envie de faire un petiot qui serait le mal venu 20 ans après la dernière. Il entendit la chaîne du chien bouger dans la cour. Il se dirigea vers le buffet, se saisit du paquet de gris et roula sa première cigarette de la journée, défiant tranquillement le cancer que lui prédisait sa femme depuis de nombreuses années. D'ailleurs, le Riri Bichenat qui ne fumait pas, ne buvait pas, se couchait quand les poules et même pas pour honorer sa moitié puisqu'il était toujours resté célibataire, était parti l'an dernier d'un cancer généralisé : comme quoi, l'hygiène de vie !..

Mimile entendit les vaches bouger tranquillement dans l'étable toute proche. Une demie-heure qu'il était debout et il n'avait rien fait. Que voilà un jour à marquer d'une pierre blanche ! L'aurore s'éclaircissait. Plantachet, qui serait bientôt le Père Plantachet ou le Vieil Emile, décida d'aller affûter son couteau avant de s'occuper du bétail. Il ouvrit la porte, huma le grand air frais et se dirigea vers la remise. Son regard fut alors attiré par la porte entrouverte de l'écurie. Bon sang de femme qui n'avait pas fermé hier soir ! Il sortit son opinel de sa poche et continua son chemin, mais s'arrêta soudain au bout de quelques pas.

Mais oui, bon sang, c'était lui qui avait fermé l'écurie hier soir en sortant arroser la nuit avant d'aller dormir. Il fit demi tour et se dirigea décidé vers l'écurie, ouvrit grand la porte et... tomba en arrêt devant les quarante ans bien bâtis de sa Félicienne de voisine, un seau de lait crémeux à la main. Elle le regarda stupéfaite, posa le seau, se dirigea vers quelques bottes de paille entreposées là, releva sa longue jupe jusqu'à la taille et lui dit :

"Tiens, paye-toi, l'Emile !".

MIMILE EN CAMPAGNE

« - Alors comme ça, vous pensez que je suis trop vieux, que je suis fini et qu'il faut aller chercher un jeunot pour me remplacer ? C'est ça ? Mais dites-le...

- Ben, Mimile, c'est-à-dire...

- Te v'là ben emmerdé, l'Auguste. Tu pensais que j'allais fermer ma gueule une fois de plus. Tu te disais que le Mimile allait bien gentiment laisser sa place, qu'il a assez donné pour la collectivité, qu'il a bien mérité sa retraite et qu'on pourrait même aller se faire rincer la gueule en lui annonçant que son gendre le remplacera très bien au conseil municipal... Et bien, tu vois Auguste, t'avais raison ! ... sur un seul point ! Je vais te payer un canon, et aux autres aussi. Mais au café. Chez Totor, pas chez moi. Venez et je vais vous expliquer deux ou trois trucs.

- Je savais bien...

- Tu sais rien du tout Auguste. Et vous les autres, ricanez pas et magnez-vous le train... Vous allez encore plus rigoler dans un quart d'heure. Salut Totor.

- Salut Mimile. Salut à tous. Alors, vous faites les réunions du conseil chez moi maintenant?

- Parle pas de choses qui fâchent !

- Je sais qu'on approche des élections.

- Parle pas...

- Je sais l'Auguste ! N'empêche que si vous faisiez les réunions ici, je ne me demanderais pas comment finir le mois.

- Allez Totor. Envoie dix chopines pour commencer et ouvre aussi tes oreilles. Sais-tu que ces couillons ont décidé de me virer du conseil pour mettre mon feignant de gendre à ma place ! Un fonctionnaire ! Mais c'est pas le problème. Auguste s'en souvient sûrement pas, mais on a élu ensemble, il y a 36 ans, et s'il est maire, c'est parce que moi, j'avais pas de temps à consacrer aux réunions parce que les bêtes n'attendent pas, même si c'est le maire qui leur tire les tétines. Et maintenant, Monsieur Auguste pense que je suis trop vieux. Et toi alors, conscrit ? C'est-y que les réunions en préfecture t'auraient mieux

conservé ? A moins que ce soit le terrain de l'Adret vendu aux parisiens pour faire un chalet en zone non-constructible reclassée précipitamment qui t'ait donné un regain de jeunesse ?

- Hé Mimile ...

- Laisse moi finir le Tienne. Tu crois peut-être que je sais pas qu'on m'appelle le Muet du conseil ? Et alors ? Le Muet a retrouvé sa voix. J'ai fermé ma gueule pendant 36 ans mais je l'ouvre maintenant ? Tant qu'à faire, je suis un jeune retraité. Et pendant 36 ans, tu crois que j'ai dormi au conseil, le Tienne ? Ben non. Tu vois ce carnet ? J'en ai six comme ça à la maison. Tous écrits de ma main... avec chaque réunion, chaque présent... Toute la vie du conseil, le Tienne ! Mouais, tout !

- Mais on n'a jamais dit...

- Moi non plus, j'ai jamais dit et ça m'empêche pas de commencer aujourd'hui. Alors l'Auguste, tu m'écouteras encore un peu et les autres aussi. Renvoie des chopines Totor. Ça donne soif de parler. C'est peut-être pour ça que je l'ai fermée pendant tout ce temps... Va savoir... En tout cas, j'ai encore pas mis la clé au cabanon, je suis intact, et vous me virerez pas comme ça. Parce que ça m'intéresse, moi, la vie municipale. Hein l'Auguste, qui c'est qui en 53 t'a suggéré de mettre le tout-à-l'égout en même temps que l'eau courante ? C'est pas le Tienne, non ! C'est Mimile. Et qui c'est qui était le maire de la commune la plus moderne du canton ? C'est...

- L'Auguste !!! (Tous ensemble)

- Bravo les chœurs ! Le tout-à-l'égout, faudrait vous en souvenir les gars, des discussions que ça a fait dans ce temps là. "-Et comme si on avait besoin de ça ? - On n'est pas à la capitale ! - Et patati... - Et patata..." Bref, on a été bien content de l'avoir et on a fait les fiers, et on a pu gueuler contre ceux de Bourgtagna quand ils ont contaminé la source du Gourd Noir ! Seulement, sans Mimile, y'aurait pas eu tout ça. Tu te souviens le Tienne ? T'as assez gueulé à l'époque qu'on allait te prendre 25 mètres à pas 100 sous pour faire le raccordement près du Petit Grolet... Tiens, si j'avais le temps, je rechercherais et je retrouverais. Je crois bien que tu disais qu'on épandait bien le fumier des vaches, alors que la merde des hommes ça pouvait bien servir aussi... Pas vrai, le Tienne ?

- Ben...

- Note bien que t'étais pas le seul, hein Pierrot ? Tu préférerais qu'on dépense pour les chemins qui mènent au Boutias. Goudronné que tu le voulais le chemin ! Ouais ! Parce que c'était l'avenir, et qu'un jour on aurait des tracteurs et qu'on serait heureux de sortir nos bois tranquilles. C'est sûr, t'as eu un tracteur le premier, et des bois, y'a que toi qui en a au Boutias ! Malin ! Tu l'as eu ton goudron, en 76 d'accord, mais tu l'as eu ! Et y'a toujours que toi qui sort du bois au Boutias ! Tiens, moi, je ne t'en veux pas. Tu as eu assez de mal à te faire réélire la dernière fois, et pourtant, t'es pas celui qui a le plus tiré sur la corde. Alors que moi, rien ! Personne trouvera un profit pour Mimile. C'est pas pour rien que j'étais le muet !

- Dis dons, tu vas dire que t'as été 36 ans au conseil que pour prendre des notes pour nous engueuler un jour !

- Ben non Jojo ! J'ai dit que la commune, ça m'intéresse. Les égouts, l'aménagement de l'école, le POS, voilà ce qui m'intéresse moi. Alors que toi, Jojo, ce qui t'a amené au conseil, c'est la stabulation. La première de la commune, du canton, et même du département, toute électrique... Du bel ouvrage... en ferraille et en tôle, certes, mais la Tour Eiffel aussi n'est pas en béton, n'est-ce pas Jojo ? Tu l'as assez dit à l'époque. Alors, bien sûr, le paysan le plus riche de la commune, ça doit être au conseil. Alors, t'as été élu. Mais c'est quoi ton œuvre ? Ta participation active au remembrement pour pas te faire chiper le meilleur terrain ! C'est là l'essentiel. Bon, d'accord, t'en as marié 3 ou 4 quand ça emmerdait l'Auguste de venir faire le zouave le samedi parce qu'il y avait un match à la télé. Mais tu vois, Bébert, t'es Jojo plus paysan que moi qui ai 15 vaches, avec tes airs de gentleman-farmer ! Je crois même que tu vas repasser ce coup-là. Tu vois, t'avais aussi raison sur un point, je t'emmerde Jojo. Mais tu peux quand même te coller un canon derrière la cravate parce que ça m'empêche pas de bien t'aimer. T'es pittoresque, t'es une figure comme y'en faut dans tous les villages.

- Arrête, tu vas nous faire chialer.

- Ta gueule Nenesse. C'est moi qui paye à boire, alors, je peux raconter ma vie si je veux. Note que c'est la vôtre que je raconte. C'est plus rigolo. J'pourrais quitter le conseil heureux, j'me suis marré pendant 36 ans. Le seul problème, c'est que maintenant que je suis à la retraite, j'ai encore plus besoin de me distraire qu'avant. Alors, tu comprends l'Auguste, j'ai pas envie d'arrêter là. Surtout que j'ai des idées, tout plein d'idées. Mon gendre veut pas

reprendre la ferme, j'ai un grand terrain juste derrière la rivière et je suis tout près à le donner pour faire un camping. Ça relancera le commerce. Parce que l'Auguste, tu les oublies un peu les jeunes. Faut relancer le pays si on veut que les jeunes restent. On peut faire un parcours de kayak, parait que ça plaît maintenant, et puis on aménagerait la grotte de Saint Tache, on pourrait faire de l'initiation spéléo et si cette grande gueule de Jojo veut bien vendre son champ des Laizes, celui qui est au milieu des communaux on peut même faire un golf. Vous comprenez, si on veut pas faire crever notre terre et notre pays, faut qu'on tourne la page, faut qu'on entre dans l'ère du tourisme et installer deux ou trois usines, faire une zone industrielle...

- Ça va nous polluer...

- Pas plus que toi Paulo qui balance le petit lait de la fromagerie dans le gouillat. Tu te rappelles peut-être que quand on était môme, y'avait des grenouilles, des tritons et même qu'on avait mis les poissons rouges qu'on avait gagnés à la fête... et ben, y'a plus rien depuis quelques années ! C'est tellement acide qu'il bout le gouillat, alors, l'industrie, ça pollue pas plus parfois. On exonère d'impôts locaux pendant quelques années et les boites viendront. Ça c'est possible. Pas avec toi l'Auguste, t'as pas regardé le monde bouger dans ta mairie. C'est tout juste si t'as changé la photo de De Gaulle dans la salle du conseil. T'as pas vu le temps passer. Note que c'est bien, t'as été heureux. Mais maintenant, tu peux plus l'Auguste, faut laisser la place. Des jeunes, y'en a encore dans le village qui sont prêts à moderniser. Faut qu'on le réveille le village, parce que, comme c'est parti, on aura bientôt plus d'école et on s'fera ravitailler par des camionnettes ! T'as sûrement compris l'Auguste que je me représente. Mais pas sur ta liste, sur la mienne. Et oui, je me représente avec les jeunes. Y'a même ton fils, sur ma liste !

- Le salaud !

- Mais non l'Auguste, c'est la vie ! »

LE BROULOTTIER

« Allons Mickou, faut pas te laisser aller

- Il a raison Totor... On va te donner un coup de main.

- Vous êtes bons vous autres ! Y'a rien à moi ! Tout est à elle !

- Mais le savoir faire, c'est toi qui l'as ! Y'a que toi qui sait le faire, le broulot !

- Et comment ! Vous n'imaginez même pas ce que j'y ai consacré !

- On sait bien...

- Non ! Oh non ! Vous pouvez pas savoir ! C'était toute, ma vie... avec elle !

- Allons, allons... Michel... »

Étrange tableau que celui de ces trois hommes réunis tard dans la soirée dans le bar de Totor. Celui-ci, derrière son comptoir, remplit régulièrement les verres d'une gnôle spéciale, la sienne, qu'il ne vend pas mais offre dans les occasions exceptionnelles aux amis. C'est un commerçant Totor, et il sait la valeur des choses et surtout, il n'est pas sans ignorer qu'un verre offert n'est pas un verre vendu. De l'autre côté du comptoir, juché sur un haut tabouret de bar, son vieux copain Mimile sirote, appréciant le geste du commerçant à sa juste valeur. Il reconnaît là la tradition humanitaire de la famille Taplou : ne jamais laisser un homme en détresse l'estomac vide. Il apprécie tout autant que son complice ait fermé le bar un peu plus tôt que d'habitude pour permettre cette discussion avec Michel, le troisième homme présent. Celui que les deux compères entourent leur rend une trentaine d'années. Il est surprenant de voir ce grand gaillard abattu, les yeux rougis par les larmes, le désespoir et les nuits sans sommeil. Michel est le broulottier, le dernier à perpétuer une vieille tradition régionale, celle du broulot, ce fromage de vache salé et poivré à l'état de caillé, puis mis à sécher longuement. Arrivé à maturité, le fromage est ramolli quelques heures dans un bain de lait frais, puis écrasé avec de l'ail, du beurre et des herbes dans des proportions jalousement tenues secrètes. C'est ainsi qu'il est vendu pour être tartiné, grillé et dégusté à la veillée. On le savoure alors accompagné de champignons locaux ramassés à l'automne dans les forêts des environs et conservés jusqu'au repas dans du vinaigre. Un vin robuste et âpre élevé par les gens du cru complète le festin qui s'achève par un marc semblable à celui que les trois

hommes boivent ce soir-là. Il y a longtemps, chaque ferme de la région faisait ses broulots, mais avec l'avènement des coopératives agricoles, cette époque est révolue.

Michel est arrivé il y a une dizaine d'année suivant la fille du Paul et de la Suzanne Bichenat, Isabelle, qui finissait avec lui ses études d'agronomie : comme si on avait besoin d'étudier trois ans après le bac pour faire l'agriculture dans nos campagnes ! Elle était à croquer la brune Isabelle, les yeux verts pétillants, le teint naturellement mat qui se passe de maquillage, un corps de sportive musclé par les années à courir bois et campagnes. Michel n'y avait pas résisté et était venu s'installer ici. Il s'était usé les mains à faire de la vieille ferme que le Riri Bichenat, oncle d'Isabelle, lui avait laissé en héritage, une unité de production moderne respectant les règles de sécurité et d'hygiène, tout en laissant aux bâtiments leur air rustique, sentant bon le bois de nos forêts. Pendant plusieurs années, tous les jours, il avait fait sa triple journée de maçon, de paysan et de fromager, épaulé chaque instant par sa compagne. Il avait conquis les habitants du coin par son courage, et surtout, la qualité de ses fromages. Bien sûr, les premiers mois, leur goût était quelconque, un peu fade même pour les palais paysans, mais il avait écouté les conseils des plus vieux et très vite, sa production était devenue d'une qualité et d'une régularité exceptionnelle. Grâce à lui, chacun reconnaît maintenant que les études permettent d'améliorer la qualité, même ceux qui les premiers temps souriaient de le voir faner avant que la graine fut mûre, ensiler la luzerne réservée jusqu'alors au pâturage, et même doser la matière grasse de ses fromages, vendant les excédents ou les utilisant pour enrichir certains laits trop maigres. Ses résultats ont convaincu les plus irréductibles et l'an dernier, même le Charlot Boutaf est venu lui demander conseil sur les meilleurs engrais verts utilisables dans ses terres.

« Mais Mikou, c'est qu'une passade ! Elle reviendra Zabeau

- Tiens ! Veux-tu que je te dise : sa grand-mère que t'as pas connue car elle est morte quelques années avant que tu arrives, enfin tu en as peut-être entendu parler de la Marthe, et bien donc, la Marthe, elle est partie dans sa jeunesse pendant tout un mois avec le croque-mort des Crozets ! A ce que mon père racontait, le Jules, le mari de la Marthe, il s'est saoulé la gueule la première semaine, il a dormi la deuxième, s'est remis au boulot la troisième et s'est trouvé en pleine forme pour la récupérer à la fin de la quatrième. Paraît qu'il a pas dit un mot ! Et la Marthe n'a jamais re-fauté tellement elle a eu honte.

- Et oui, ce sont les femmes. A l'heure qu'il est, Mikou, la tienne, elle est déjà en train de regretter.

- Vous la connaissez pas Isabelle !

- Mais si, on la connaît depuis le berceau ! Une vraie sauvageonne depuis quelle marche !

- Toujours la plus belle, à faire filer son monde par où elle voulait le faire passer !

- Ben justement, depuis que je la connais, je ne l'ai jamais vu faire marche arrière ! »

Mimile et Auguste sont bien obligés d'en convenir. La Zabeau a toujours su ce qu'elle voulait et a toujours mené ses passions à bout sans y revenir ensuite. Quand il s'est agi de réussir ses études, elle a été sérieuse ; quand il a fallu lancé l'affaire, elle s'est mise au travail et maintenant qu'elle est tombée amoureuse, elle veut vivre son aventure à fond. Mais ça, Mimile, qui a parlé la veille avec Zabeau pour essayer d'en savoir plus de ses intentions, ne peut pas le dire à Michel. Il ne peut pas lui avouer qu'à force de soigner ses broulots, il a négligé la broulottière, qu'elle a fini par s'ennuyer, par rêver tout en nettoyant l'étable de retourner au cinéma, de refaire le monde comme quand elle étudiait. Et lui, Mimile ne peut pas reprocher à Michel d'être devenu aussi rustre qu'eux, les vieux. Non ! Tout cela l'achèverait, Mikou ! Hors, Mimile, maire du village est là pour éviter cela, pour trouver une solution car il faut sauver les broulots s'il veut sauver son poste aux prochaines élections. La spéléo et le kayak, c'est bien beau ! Les deux usines de plastique rapportent de l'argent à la commune, c'est aussi du solide ! Mais les broulots sont l'âme du village, sa fierté, la meilleure façon de se gausser des bourgs voisins qui n'ont pas été capables de sauvegarder la tradition. Aussi, depuis deux jours que Zabeau a quitté Michel, Mimile réfléchit sans cesse, tournant et retournant le problème dans sa tête. Il a été la voir hier pour savoir ce qu'elle a décidé de faire de sa propriété plus que pour la ramener dans les bras de son homme.

« - Tes broulots sont extra : Tu peux pas t'arrêter comme ça !

- On va trouver une solution. On va t'aider.

- Je sais. Vous êtes chics, mais-vous ne comprenez pas que tout est à elle ! Tout : le bâtiment, les bêtes, les machines ! Y'a que ma sueur et je ne peux pas la récupérer !

- Mais Zabeau ne va pas te mettre à la porte. Tu as le temps...
- Non ! Cocu, passe encore, mais vivre sur son bien, jamais !
- Mais Mikou, tu y as assez travaillé, tu viens de le dire, pour...
- Jamais, vous m'entendez, jamais je resterai dans cette baraque... »

Totor remplit les verres. Mimile lui fait un clin d'œil... Il est bientôt deux heures du matin et au train où vont les choses, ils seront ivres avant le jeunot ! C'est qu'il tient le verre, le bougre ! Mimile sent qu'il faut sortir un argument décisif, mais il aurait préféré une solution que le broulottier éméché aurait trouvée lui-même. Totor lui lance un regard appuyé pour l'inciter à parler.

« Ecoute, Mikou, j'ai une petite idée. J'osais pas t'en parler, mais vu que tu veux pas rester dans cette maison, il faut en trouver une autre. Si tu veux, ma ferme est inoccupée depuis que j'ai pris ma retraite, aussi, tu peux t'y installer !

- Y'a pas de fromagerie, pas de salle de traite...
- On emménagera
- J'ai tout claqué dans la baraque d'Isabelle, et puis les vaches, elles vont pas attendre six mois pour être relogées !
- Premièrement, Zabeau te mettra pas à la porte comme ça, ni les bêtes... Elle est honnête, alors je suis sûr qu'on trouvera un arrangement pour que tu récupères les vaches et le matériel : Elle te doit bien ça. Deuxièmement, pour l'argent, je peux t'avancer de quoi aménager la fromagerie et pour que tu restes, je suis prêt à payer la salle de traite. On deviendrait associés en quelque sorte. S'il le faut, on trouvera d'autres gars au village qui t'aideront.
- Mais tout seul, je m'en sortirai pas. Parce que, faut pas croire, mais les broulots se font pas tout seuls ! Surtout qu'il faudra s'occuper des bêtes...
- Et alors, avec tous les chômeurs qu'il y a, tu trouveras peut-être bien un ouvrier agricole... Et d'abord les lycées agricoles et les écoles d'agronomie pourraient t'envoyer des stagiaires...

- Mais il faudra augmenter la production, trouver des débouchés...
- Tu vas pas nous faire croire que t'es une mauviette... »

Les yeux de Michel ont retrouvé leur entrain naturel. De nouveau dans son élément, il se prend à rêver. La gnôle de Totor l'aide un peu : il est juste dans cet état intermédiaire où la réalité apparaît voilée par une ouate légère, érodant les aspérités de la réalité pour révéler un monde doux et chaleureux. Le solide broulottier semble prêt à relever ce nouveau défi. Mimile sent la victoire proche et sourit intérieurement tandis que Totor réalise soudain que sa bouteille est presque vide. A l'angoisse qui les étreignait quelques instants auparavant, succède un retour à l'état normal et à ses vieux démons. Cependant Totor sait que s'ils ont réussi à garder le fromager au village, son eau-de-vie n'aura jamais si bien porté son nom.

« Tu vois, c'est simple. Totor te prête pendant cinq ans son grand champ des Pinassettes et celui des Adrets. Il n'est pas grand, mais réuni au mien qui le touche, cela te fait une belle surface quand-même. Moi, je te laisse toutes mes autres terres, et si elles ont réussi à nourrir mon troupeau pendant quarante ans, elles engraisseront bien le tien ! Si tu vois encore plus grand, je suis sûr que l'Eugène serait prêt à te louer « le pré à la grand'gouille », le meilleur pâturage de la commune.

- Mais ton étable ne sera jamais assez grande !

- Que si ! Y'a de la place derrière pour faire un hangar et installer la salle de traite. Tu fais la fromagerie dans l'atelier de mon grand-père qui est rempli de cochonneries. La grange est grande et les rouleaux qu'on fait maintenant pour le fourrage, tu les laisseras au fond de la cour sous une bâche. D'accord, ça coûte, mais t'auras un prêt du Crédit. Je fais parti de la commission des prêts : je t'appuierai ! Et peut-être qu'à la mairie, on pourrait te faire une aide à l'installation ou une exonération d'impôts ? Faut voir. Pour ce qui est du logement, il est un peu humide, mais une fois bien chauffé, tu y seras heureux comme un coq en pâte. Et il est même suffisamment grand pour y loger une femme et quelques gosses !

- Me parle plus de femmes !

- D'accord, t'as raison. T'as bien le temps de changer d'avis. Qu'est-ce que t'en penses Totor ?

- Moi, je serais Mikou, j'hésiterais pas une seconde ! Et si tu veux mon avis, c'est une sacrée leçon à donner à Zabeau.

- Bon. Faudrait qu'on revoie tout ça sur le terrain. Demain à huit heures, ça te va Mimile ?

- Dis donc, je suis à la retraite moi ! Et pas encore ton associé, et t'as vu l'heure qu'il est, alors, ce sera neuf heures !

- Va pour neuf heures ! »

Le broulottier finit son verre. Il se lève, serre la main de ses deux compagnons, et, d'un pas moins assuré qu'il ne le voudrait, il les quitte pour regagner la ferme de son ancienne compagne. Totor et Mimile écoutent le moteur de la 2CV ronflé, le pied du fromager appuyant pesamment sur l'accélérateur. Le moteur cale, redémarre et le bruit du véhicule s'estompe dans la nuit. Les deux larrons se resservent un demi verre de gnôle en silence, boivent une gorgée, se regardent en souriant, lampent un coup avant que Mimile ne brise le silence.

« Elle est bonne. Je t'en amènerai une bouteille de 76 qui est pas mal non plus, tu verras.

- Tu sais, j'ai de la réserve !

- Je sais. Mais y'a pas de raison que ce soit toi qui paye tout.

- En tout cas, monsieur le maire, on l'a échappé belle !

- C'est sûr ! C'était un coup à refiler la mairie à l'Auguste.

- Mouais. En tout cas, quand je vais revoir Zabeau, je vais lui dire mes quatre vérités.

- Laisse. Tu la connais, on la referas pas. Tu perdrais une cliente !

- T'as raison. En tout cas, j'aurais jamais cru ça d'elle. Partir avec le curé, faut l'faire !!! »

LA FRICHE

« Cette terre est maudite ! » disait mon père en la contemplant le soir quand ma mère le pressait de l'acheter à la famille Signolet. Cette terre était tentante pourtant : un hectare en bord de village, un hectare de bonne terre saine et aérée coinçant notre jardin contre notre maison, le narguant, le rapetissant, l'étouffant presque à en rendre malade notre famille.

« Cette terre est maudite ! » répétait mon père sans dire un mot de plus, crachant juste un peu de salive rendue amère par la fumée de la pipe dont il mâchonnait le tuyau à longueur de journée. Nous regardions orties, ronces, vignes vierges proliférer, nous contentant de couper une mince bande des folles et mauvaises plantes flirtant avec notre terrain pour le protéger de l'invasion des mauvaises graines pousser par le vent.

Mon père mourut de vieillesse, persuadé d'être resté si longtemps en vie car il n'avait jamais acheté ce terrain, alors qu'il en avait acquis tant d'autres, autant que ses économies le lui permettaient. J'étais encore jeune et essayant de convaincre ma mère d'acquérir l'hectare, c'est elle qui me répondit :

« Cette terre est maudite ! » La pressant de questions, elle me répondit qu'un jour je saurais...

Les années s'écoulèrent. Ma mère vieillissait et ne m'avait toujours rien révélé. Un printemps, la maison mitoyenne à la nôtre se vendit à un couple de jeunes nouvellement venu au pays. Ils se mirent au travail, refirent l'intérieur, défrichèrent leur lopin de terre jouxtant le nôtre et celui des Signolet. La première année, absorbés par leurs tâches, ils ne s'intéressèrent guère au voisinage. D'un jardin à l'autre, nous échangeons quelques mots sur la pluie, le beau temps, les récoltes, les attaques de parasites, nous nous donnions quelques plants à repiquer, des graines, des produits de traitement et des conseils.

Puis, son terrain mis au propre, l'homme commença à s'inquiéter de la terre des Signolet. Cela commença par des questions sur le propriétaire du terrain, sur ce bel emplacement inexploité... Avec le temps, les regrets sur le gâchis de cette belle terre augmentèrent pour virer à la franche colère. Alors, il téléphona à la mère Signolet qui lui répondit qu'elle n'était pas au courant des affaires de son mari, que celui-ci venait de décéder dans un accident de parapente (quelle idée à son âge !), mais, qu'elle ferait le nécessaire.

Effectivement, quelques temps plus tard, la faux sur l'épaule, la serpe accrochée au ceinturon, arriva le Louis, l'homme à tout faire des Signolet. Un peu simplet certes, mais de bon service et le cœur sur la main, le Louis mis à bas tous les arbustes qui proliféraient, élagua la vigne vierge, trancha dans les ronces, ravagea les orties, laissa le tout sur le terrain et s'en alla en disant qu'il reviendrait brûler les sèchards un jour prochain. Mais l'hiver arriva, passa et au printemps toutes les mauvaises plantes repoussèrent de plus belle, renaissant des anciennes, s'accrochant aux cadavres de celles-ci pour mieux proliférer, et de nouveau la friche eut triste mine.

Je ne comprenait toujours pas ce que mes parents craignaient. J'écoutais, mine de rien, les conversations de ma mère avec les voisins, mais aucun indice ne filtrait. J'amassais les indices et commençais à me passionner pour la lutte entre l'homme et la nature. J'aurais tellement voulu comprendre !

Le Louis Signolet mourut et le voisin lui-même s'occupa de brûler les branches sèches, lentement, patiemment, méticuleusement de peur de mettre le feu au village. Il défricha ainsi une bande d'une dizaine de mètres de large, distance minimale disait-il pour protéger son jardin de l'invasion. « Un jour, précisait-il, je l'aurai, ce terrain. Ils finiront bien par vendre, ces Signolet ! »

C'est vrai... La mort du père, les dettes accumulées pendant plusieurs années, le délabrement général de leurs bâtisses, l'abandon progressif de leurs terrains à la conquête sournoise d'une nature bestiale, les vieilles rivalités entre la mère Signolet et sa belle-mère, semblaient être des éléments donnant raison au jeune homme. Les Signolet finiraient bien par vendre, dès que serait réglée la succession peut-être.

Je relançais ma mère : « Pourquoi laisser filer la friche ? Nous avons toujours été en bons termes avec eux, relançons la Signolet !

- Cette terre est maudite !
- Je sais le père le disait et tu me l'as souvent répété depuis.
- Cette terre est maudite. Tu sais comment on l'appelle ?
- La terre à la Belle.

- Que tu écris comment ?

- J'épelais : L A T E R R E A L A B E L L E

- C'est cela... enfin presque... Plus exactement "la terre à l'Abel"... A majuscule B E L... Tu verras, cela a de l'importance. »

Je me taisais face à la mère, regardant toutes les rides de son visage s'animer, seul indice prouvant son excitation intérieure. Le lent débit de sa voix sourde indiquait qu'elle ouvrait les vannes de sa mémoire. Je me taisais, attentif à tout ce qu'elle allait me révéler. Mais à ma grande surprise, au récit tenant des contes et légendes qu'elle racontait volontiers dans les veillées, narrant l'histoire des familles du village qu'elle connaissait si bien, elle préféra me poser des questions, sûre que les réponses que je donnerais moi-même frapperaient bien plus mon esprit et me convaincraient du bien-fondé de sa conviction.

« Qu'est-il arrivé au père Signolet ?

- Pardi, il est mort en faisant du parapente !

- Et oui, le pauvre, à cinquante ans tout juste ! De qui tenait-il la terre à l'Abel ?

- De son beau-frère, le Paul.

- Et pourquoi l'a-t-il cédée, le Paul ?

- Parce qu'il avait coulé sa boîte en ayant les yeux plus gros que le ventre et qui s'est suicidé peu après.

- Et de qui le Paul tenait-il cette friche ?

- De son beau-père, le père Mignot lui-même qui la lui avait donnée comme dot de la Denise.

- Plus exactement, il avait dit avant de mourir que cette terre reviendrait à la fille aînée quand elle se marierait.

- C'est vrai que la Denise s'est mariée après l'accident du père.

- Un accident de tracteur, tu t'en rappelles. Dans un coin tranquille, le tracteur se renverse et tue son chauffeur. Te rappelles-tu à qui était ce terrain auparavant ?

- Le père Mignot l'avait acheté aux enchères quand les Martinet ont vendu...

- ... parce que leur ferme avait brûlé et que le père s'était cassé les jambes en essayant d'éteindre l'incendie. Commences-tu à comprendre ?

- Ce n'est pas vraiment une preuve !

- Entêté ! Ce n'est que la fin de la série. Plus personne ici ne se rappelle de ce qui s'est passé et personne n'attache d'importance aux coïncidences. Il n'y a plus de sagesse. Avant d'appartenir aux Martinet, la terre à l'Abel appartient au Maxime Grignard qui se pendit quand sa femme mourut en mettant au monde son fils. Il en avait hérité de son père qui se fit encorner par une vache. Des propriétaires précédents, l'un se noya en braconnant la truite dans la rivière qu'il connaissait comme sa poche, un autre mourut du tétanos, un troisième fut estropié par la batteuse, un quatrième se fit écraser par un arbre qu'il abattait, un autre encore s'empala sur une fourche en tombant de son quartier de foin, un...

- D'accord, d'accord... Et tu peux remonter jusqu'à quand comme ça ?

- Jusqu'au premier propriétaire, un certain Abel, qui repose peut-être dans le coin, et qui se fit tuer par son frère, un certain...

- Caïn ! »

LE NOIR

Ma chère,

Voici bien longtemps que je n'ai passé avec toi quelques instants, quand la nuit est grand noire et que j'aime dans le calme de ma retraite campagnarde rejoindre quelques amis par le lien fragile de mots caressés sur le papier.

Mes vacances se passent bien. Sans doute t'ai-je entretenue de V..., mon trou jurassien. Quelques maisons seulement peuplés de quelques vieillards que je croise en allant chercher le lait du petit déjeuner, ou à midi, lorsque je vais remplir mon pot d'eau fraîche à la fontaine pour boire le pastis.

Sans doute t'étonnes-tu de mon adaptation à cette vie calme, moi habituellement toujours en route, multipliant visites et sorties. Je trouve ici, trois semaines durant, chaque année, le temps de faire un petit retour sur moi-même. Quelques travaux de la terre ou dans les bois me font le plus grand bien et me permettent de préparer ici mes lettres du soir et autres écrits.

Mais j'aimerais te faire part d'une nouvelle, oh, sans grande importance, mais qui pourrait intéresser l'amateur d'étrange que tu es.

Tu sais qu'il est une tradition chez nous d'aimer les chiens, et lorsque la vie le permet, d'en avoir un pour compagnon. Ainsi, mon père eut-il pour inséparable confident un magnifique berger, et moi-même, enfant, j'ai souvent trouvé refuge dans la niche de mon Rex. La mort de celui-ci ne déclencha nul pleur (que veux-tu, nous sommes de la terre !), mais chaque membre de la famille eut le cœur gros. Mais cette amitié pour les chiens n'a jamais trouvé son équivalent pour les chats, sans que nul d'entre nous ne put expliquer pourquoi. Mais ceci est peut-être en passe de changer. .

Voici qu'ici même, à V..., les chats pullulent désormais. Tous à moitié sauvages à force de liberté, il s'avère impossible de les approcher pour les photographier. Aucun n'a jamais connu la moindre caresse humaine et pourtant la cohabitation entre les deux espèces est réelle puisqu'ils ont choisi pour repère la vieille remise où nous entreposons le bois de chauffage, le foin et quelques objets inutiles et sans valeurs. Tu sais, cette remise construite à la libération, après que les allemands aient brûlé la ferme familiale, fut vite élevée, mais peu

d'années l'ont ramenée à un état de délabrement incroyable, et il ne se passe pas un an sans qu'il ne faille reclouer quelques planches ou refixer quelques tôles du toit n'ayant pu résister à la force du vent. Elle sert pourtant de refuge à la peuplade de chats qui trouve ici un abri sûr aux multiples issues, un tas de foin où les nouveaux-nés sont si bien, et un bric-à-brac incroyable où faire de folles poursuites, se cacher et s'amuser.

Il est plus facile de recenser la population humaine que la population féline, bien qu'il y ait quelques similitudes puisqu'il y a les jaunes, les noirs et les blancs : cela dépend de la couleur dominante, car, la multitude de croisements aidant, il n'y a plus guère de couleur pure, et dans quelques temps, il y a fort à parier qu'il n'y aura plus que des chats à raies. Il faut les voir avancer au ras du sol, chassant la taupe, magnifiques de souplesse et d'aisance. Une halte inexplicquée, les oreilles dressées à la recherche du moindre bruit... puis quelques foulées légères avant de s'installer dans l'attente. Patience du chasseur tapi dans l'herbe, calme apparent et concentration évidente : au moindre son, la tête bouge à la recherche du trouble-fête, et l'alerte passée, l'attente recommence inexorablement... Soudain, un bond, un coup de patte précis, et l'animal, une souris dans la gueule regagne le repère. Lorsque je dis souris, pense mulot ou autre petit rongeur des champs.

Il faut voir les chatons chasser les papillons, puis de guerre lasse, se rouler sur le dos, avant de commencer à se poursuivre et attraper la queue de l'autre, puis grimper sur une branche, timidement d'abord, puis avec témérité avant de mettre fin à leur jeu dès que je m'approche.

Car les petits comme les grands nous fuient systématiquement... sauf un. Celui que l'on appelle le noir. Bien sur, il n'est pas question de le caresser, mais du moins tolère-t-il que nous l'approchions un peu. Le noir, plus que tout autre, aime la proximité de la maison. Installé sur un tas de bois, il reste parfois une heure à nous suivre du regard dans nos différentes tâches. Très digne, il semble contrôler le bon déroulement des opérations, puis voyant que tout va bien, il s'éloigne un moment, pour mieux revenir nous surprendre l'instant d'après.

Depuis quelques jours, j'ai la sensation que le noir est de la famille. Pour moi, ce ne peut qu'être le grand-père réincarné qui vient prendre des nouvelles de la famille. Pourquoi le grand-père ? Peut-être parce qu'il est une sorte de personnage mythique que je

n'ai rencontré qu'à la fin de sa vie. Homme très fort, connu de toute la région, prisonnier dans les mines de sel bulgares, résistant, marchand de bois, laitier, maquignon, premier propriétaire d'une voiture dans la région, capable du meilleur comme du pire, grande gueule et grand buveur devant l'éternel... Pour moi pas de doute, le noir est le grand-père. Mais je ne suis sûrement pas le seul à avoir senti la chose. Ainsi au cours du repas, ce soir, comme cela arrive d'ailleurs souvent, la conversation a tourné sur les chats. Je n'osais faire part de mes impressions - que diable, ici, on ne croit pas à ces histoires là - ou du moins on ne le dit pas. Soudain ma mère dit :

« - Dis donc, Dédé (c'est mon père), n'appelait-on pas ton grand père Le Noir ?

- C'est bien comme ça que tout le monde l'appelait.

- Il me semblait bien. Ça m'est revenu tout à l'heure en regardant le chat. Tu sais, le noir. »

Tu le vois, je ne m'étais trompé que d'une génération.

Mais il est tard déjà. Mon verre est vide et ma cigarette finit de fumer dans le cendrier. Il est l'heure de te quitter pour aller me coucher.

A bientôt de te revoir.

Je t'embrasse.